

*Le haut désir, qui jour et nuit m'ément,
 A labourer au joug de loyauté.
 Et tant est dur le mors de la beauté
 (Combien encore que tes vertus l'excellent),
 Que sans en rien craindre ta cruauté,
 Je cours soudain où mes tourmens m'appellent.*

Lequel encore vous citerai-je ?

*Si de sa main ma fatale ennemie,
 Et néanmoins délices de mon âme
 Me touche un rien, — ma pensée endormie
 Plus que le mort sous la pesante lame,
 Tressaute en moi comme si d'ardent flamme
 L'on me touchait dormant profondément....*

Est-ce du Pétrarque ? Il se pourrait. Je n'en ai pas fait la recherche. Mais il me suffit que ce poème obscur étincelle en sa nuit de beautés de ce genre. Evidemment, entre Marot et Maurice Scève, — entre l'*Épître du Coq à l'Ane* et *Délie*, objet de plus haute vertu, — un pas a été fait, un grand pas, et un pas décisif. Le vers français, le décasyllabe du moyen âge, a été rendu capable de porter la pensée, et le sentiment de l'art est entré dans notre poésie. C'était, vous le savez, ce qui nous manquait le plus ! Quelque préciosité s'y mêle-t-elle peut-être, dont un goût plus sévère et plus sûr se défendra mieux quelque jour ? Je me garderai bien de le nier.

*Sur le printemps, que les aloses montent,
 Ma Dame et moi sautons dans le bateau
 Où les pêcheurs entre eux leur prise comptent.
 Et une en prend : qui, sentant l'air nouveau,*